6 PAGES 5 CENTIMES — Fondé en 1895

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES — Fondé en 1895

Téléphones : A LILLE N° 1.02 — A ROUBAIX N° 4.22 — A TOURCOING N° 3.20 — A LENS N° 0.23

ABONNEMENTS : Nord et Départements limitrophes . . . 3 fr. 50 — 6 mois 7 fr. — 1 an 13 fr. ; Autres Départements . . . . . 6 fr. 50 — 12 fr. — 23 fr. ; Les abonnements sont reçus aux frais dans tous les Bureaux de poste

NUMERO 5 CENTIMES

PUBLICITE — Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du Journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger.

Jeudi 11 Juin 1914

Politique de duplicité

M. Ribot, qui sait qu'il peut compter sur la droite dont le concours ne lui fera jamais défaut, essaie en ce moment d'aguicher une partie de la gauche par des promesses plus ou moins enveloppées, de même qu'en sollicitant des concours radicaux et républicains socialistes.

Si l'on s'en souvient, M. Barthou n'avait pas hésité à faire appel à un progressiste, M. Thierry.

M. Ribot, qui pourtant personnifie le modérantisme par excellence, n'est pas allé jusque là. L'on a pu remarquer en effet que le plus pâle de ses collaborateurs est un « républicain de gauche », les autres appartenant soit à la « Gauche Démocratique », soit à la « Gauche Radicale ».

Et pour comble, il a même offert des portefeuilles à des radicaux comme MM. Noulens, Nail, Abel Ferry et Besnard, et à des républicains socialistes comme Métin et J.-L. Breton !...

En même temps circulaient habilement des bruits significatifs sur l'orientation à gauche du nouveau cabinet. Les journaux de droite, même les plus acharnés, n'hésitaient pas à signaler sans aucun commentaire cette tendance au moins étrange du Chef du Gouvernement, qui consiste à promettre une œuvre laïque sans équivoque, placée sous la direction du Président de la Ligue de l'Enseignement, M. Dessoye, — l'examen des possibilités de modifications à la loi de trois ans par l'éducation militaire de l'adolescence et la meilleure appropriation des réserves, — et enfin une réforme fiscale comportant des impôts sur le revenu et sur le capital.

Pour un peu, si ces déclarations avaient été signées Doumergue ou Viviani, elles eussent été capables de conquérir une partie de la gauche.

Mais elles sont signées Ribot. Et le « Timeo Danaos » s'applique mieux qu'à personne au sénateur du Pas-de-Calais, dont tout le monde s'accorde à reconnaître tout ensemble le grand talent et la duplicité politiques.

Croyez bien que les gens de droite connaissent leur homme, et que s'ils acceptent sans protester les déclarations du nouveau Président du Conseil et les grâces qu'il fait devant la gauche, s'ils se préparent à lui accorder demain leurs suffrages unanimes, c'est parce qu'ils savent pertinemment qu'ils peuvent compter sans réserve sur le conservateur qu'est M. Ribot qui, s'il entend nager avec habileté entre les écueils parlementaires pour détacher des groupes de gauche l'appoint nécessaire à la constitution d'une majorité de droite, fera certainement dans le pays la politique anti-laïque, anti-sociale, et anti-démocratique à laquelle il s'est toujours consacré.

On a l'habitude en France de donner à chaque Ministère un surnom qui lui reste.

Celui de M. Waldeck-Rousseau fut le Ministère de Défense Républicaine ; — celui de M. Combes, le Ministère du Bloc ; — celui de M. Briand le Ministère de l'apaisement.

Le Cabinet Ribot sera le Ministère de la duplicité.

Une Semaine rouge

Le Parti Socialiste Unifié, va organiser une « Semaine Rouge » pour fixer en résultats d'organisation, les magnifiques succès électoraux remportés dans toute la France, dans les journées du 26 et du 10 mai.

Semaine rouge.. semaine de propagande intensive, à domicile et à l'atelier, par les militants, pour amener dans les cadres organisés du Parti, tous ceux qui ont accordé leurs suffrages aux candidats socialistes.

Semaine de propagande aussi près des adhérents, pour les inciter à soutenir le plus efficacement possible la presse socialiste, en répandant ses journaux autour d'eux, en sollicitant l'effort individuel pour substituer l'abonnement à l'achat au numéro.

Du 26 juin au 5 juillet, les cent députés du Parti vont prêter leur concours pour cette œuvre, à toutes les Fédérations, des meetings vont être organisés à travers la France, une large agitation va secouer partout les masses profondes, galvaniser les convaincus, secouer les indifférents et forcer à réfléchir ceux qui, par habitude, par crainte vaine, par ignorance, demeurent encore attachés aux vieilles formules des doctrines économiques qui ont fait leur temps. L'œuvre de propagande active est déjà commencée et le trésorier du Parti, Camélinat, annonce un total de cartes d'adhérent supérieur de 2.000, au maximum atteint jusqu'au 31 décembre de l'an dernier ; il peut donc espérer avec raison, qu'un mouvement d'ensemble, bien organisé à travers la France donnera d'importants résultats.

Cette arme de propagande a été forgée en Hollande et les socialistes des Pays-Bas ont su la manier avec vigueur et avec succès. Qu'on en juge par ces quelques chiffres : la statistique de 1912 accusait 14.000 cotisants ; au cours de la « Semaine rouge » organisée dans les premiers jours de 1913, le Parti inscrivit 3.900 membres nouveaux ; en 1912, « Het Volk », son organe central, tirait à 20.000 exemplaires et comptait 5.000 abonnés ; la « Semaine Rouge » lui gagna 2.900 abonnés et 1.500 abonnés furent gagnés par une vingtaine de petites feuilles de propagande.

Les Allemands, nous avons eu dernièrement l'occasion de le dire, il ne peut qu'être utile de le rappeler, imitèrent la Hollande quand ils voulurent tenir tête à la campagne de chauvinisme déchaînée par les pangermanistes contre la France et contre la Russie. Les socialistes, ardemment pacifistes, voulurent renforcer leurs rangs et organisèrent une semaine d'action et de recrutement qui commença le 8 mars. Dans tout l'empire, des meetings eurent lieu où le programme du Parti fut développé, des millions de tracts furent répandus à profusion ; la classe ouvrière était conviée à adhérer au Parti et à s'abonner aux journaux socialistes. Les résultats dépassèrent les prévisions les plus optimistes. Le « Vorwaerts » a donné les chiffres suivants : 132.179 nouveaux adhérents, parmi lesquels 28.611 femmes ; c'est-à-dire que l'accroissement de forces obtenu par la Social-Démocratie allemande en sa « Semaine Rouge », représente deux fois le total des socialistes régulièrement inscrits au Parti en France. Ajoutons que 78.842 abonnés nouveaux étaient amenés aux divers quotidiens socialistes.

C'est de ce succès formidable que le Parti unifié prend texte pour lancer un appel au prolétariat : de même qu'en Allemagne, dit le manifeste de l'« Humanité », lors de la Semaine rouge, nos camarades ont vu grossir dans d'énormes proportions leurs forces organisées, il faut que nous enregistrions pour notre Parti, des milliers d'adhérents nouveaux, hommes et femmes, et aussi des milliers d'abonnés, des milliers de lecteurs et de lectrices.

Les résultats seront proclamés le 12 juillet, à la fête d'ouverture du Congrès National du Parti, qui s'ouvrira le 13 juillet, à Paris.

G. DESMONS.

CHOSES & AUTRES

LA PANTHÈRE ET SA MÈMÈRE

Tous les goûts sont dans la nature. Il ne faut pas trop s'étonner si une jeune artiste roumaine a fait d'une panthère son animal familier. De toute évidence un chien de luxe — loulou de Poméranie ou griffon belge — est moins encombrant et surtout moins dangereux. Mais, dès l'instant que certaines personnes aiment les serins, d'autres les tortues, celles-ci les chats et celles-là les singes, la jeune artiste a bien le droit de chérir sa panthère. Sinon, qu'est-ce que vous faites de la Liberté ?

Je ne parle pas, vous l'entendez bien, de la liberté de la panthère elle-même, car sa propriétaire a pour premier devoir de la mettre en cage. Si elle n'en fait rien, si elle émet la prétention de promener son animal en laisse, muselé ou non, à travers les rues de Paris, deux mesures s'imposent ou bien il faut saisir le félin et l'interner dans quelque jardin zoologique, ou bien il faut obliger sa maîtresse à le renvoyer dans la forêt natale, où elle pourra, au besoin, s'isoler à jamais dans sa compagnie. Il est d'ailleurs vraisemblable que la jeune artiste choisira la première solution, de telle sorte que la « petite papanthère à sa mémère » connaîtra la réclusion à perpétuité et mourra lentement d'ennui derrière les barreaux de sa geôle, au lieu de tomber quelques jours en beauté sous la balle d'un chasseur. « Mais, dira sans doute sa maîtresse, au Jardin zoologique, je pourrai du moins continuer à la voir ». Ce qui prouve que bien des gens, qui croient aimer les animaux, s'aiment surtout eux-mêmes à travers leurs frères inférieurs.

Ce qui prouve également que, comme disait je ne sais plus qui, à trop aimer les bêtes on finit par le devenir. J'ajoute d'ailleurs — mais on trouvera sans doute que je vais trop loin — que je ne fais aucune différente entre l'artiste à la panthère et la personne qui capture un merle, un pinson ou un simple pierrot et l'enferme dans une cage où il peut à peine ouvrir ses ailes quand il s'ébroue. Quand donc comprendrons-nous qu'il faut laisser les oiseaux en liberté, les panthères où elles sont, — et son voisin tranquille !

GRIFF.

CHRONIQUE

LES VACANCES DE Michel Granupeux

Tous les soirs, Michel Granupeux présidait une tablée de disciples au café d'Apollon. Les jeunes gens l'appelaient Maître, et il méritait ce titre parce qu'il était arrivé à la cinquantième année en écrivant un peu, mais en prodiguant ses enseignements oraux. Il avait le masque glabre et impérieux de Leconte de Lisle, les cheveux mélancoliques d'Alfred de Vigny et les yeux étincelants de Baudelaire. On le regardait prendre des bocks, au nombre de six, jamais plus, jamais moins : le café et le bureau crééent des habitudes. Rien n'était plus curieux que le Maître en face d'un bock. D'abord, il le considérait avec le mépris bienveillant d'un athlète pour un adversaire indigne de lui : « A nous deux, mon petit ! » puis il élevait le verre, d'un bras arrondi, à la hauteur de ses lèvres desséchées par l'éloquence, et le vidait sans désemparer ; enfin, il passait son mouchoir sur sa bouche, remettait son monocle et prononçait :

— Garçon !... Un autre !... Je disais donc...

Un soir, Michel prit le bras de son disciple préféré et, ayant bu et palabré ainsi que de coutume, lui proposa une promenade littéraire autour du Panthéon. Telle était la clémence de cette nuit printanière que tous les rôdeurs de Paris se confondaient en quelque chose qui ressemblait à un parfum.

— Ah ! mon jeune ami, soupira le Maître, il y a huit ans que je n'ai pas vu la campagne, et je vous donne cependant mon billet qu'un clair de lune caressant des pêchers en fleurs, ça ne fait pas bien que sur les livres !...

Le disciple préféré approuva. Il approuvait toujours. Cela lui donnait le hochement de tête mécanique des magots chinois, dont il avait la bedaine et le sourire épanoui. Il bêla :

— Vous êtes captif de votre gloire, maître !

Granupeux eut un regard profond.

— Si vous voulez ! conclut-il.

Et il tendit deux doigts à son élève. Aussi bien, il était devant sa porte. Il monta lourdement ses cinq étages et trouva sur sa table un maigre courrier : deux prospectus, une facture, la lettre d'un amateur brésilien qui lui demandait l'autorisation de mettre en musique son « Offrande », — « Ce sera toujours douze francs cinquante, soupira-t-il, et ils seront les bienvenus ; je me paierai une excursion à Chantilly, » — et une carte postale illustrée. Il haïssait les cartes postales illustrées ; il regarda celle-ci avec méfiance. Elle portait, d'un côté, la photographie d'un superbe château flanqué de tourelles et précédé d'un jardin soigné, peigné, râtissé, calamistré comme un vieux beau. Cela s'appelait, annonçait la légende : « castel Far Niente ». Intrigué, Michel retourna la carte et lut ces mots :

« Mon cher Maître,

« Notre modeste retraite normande serait fière d'accueillir l'auteur de l'« Offrande ». Envoyez-nous tout de suite un bon « oui ». Nous devinons que vous devez être accablé de sollicitations de ce genre, mais chez nous, retenez bien ceci : « on vous laissera tranquille ! » Vous ne changerez rien à vos habitudes et vous serez aussi libre qu'à l'hôtel. Arrachez-vous donc à votre cher quartier Latin et venez vite : les cerisiers sont en fleurs et vous trouverez plusieurs de nos amis à qui nous avons fait lire vos œuvres et qui vous admirent infiniment. Ma femme se joint à moi. Je vous attendrai à la gare. Prenez le train de 8 h. 45 du matin : c'est le plus commode. Notre meilleur souvenir.

» Jules Laumâtre. »

Granupeux réfléchit un instant ; puis il se souvint. Il avait rencontré M. et Mme Laumâtre chez des bourgeois où il représentait l'élément artistique, trois fois par an. M. Laumâtre, qui avait gagné sa fortune dans le crêpe de Chine, était exigu de taille, mais présentait, non sans orgueil, une barbe fluviale qui offrait les diverses nuances d'une carte d'échantillons, du blanc au jaune, en passant par un gris délavé et un roux verdâtre. Mme Laumâtre était une grosse personne dont la voix, semblable à une perpétuelle lamentation, portait sur les nerfs.

— Oh ! avait-elle dit à Granupeux, c'est la première fois que je vois un écrivain ! Comment pouvez-vous faire pour trouver tant de belles choses ?

— Chacun sa partie, avait riposté M. Laumâtre ; je ne pourrais pas écrire un roman, le Maître serait bien en peine de vendre du crêpe de Chine !

« J'irai, décida Michel ; un peu de repos me fera grand bien. »

A vrai dire, les conversations littéraires avec ses disciples commençaient à le fatiguer beaucoup et la bière pesait à son estomac. Quant à la besogne, après un roman et un recueil de poésies, il s'était consacré exclusivement à des projets qu'il bâtissait en l'air, avec le pouce. Et il haïssait la méthode qui courbe les écrivains sur leur table, comme des forçats.

Le surlendemain, les paupières gonflées, car il se levait d'ordinaire au douzième coup de midi, muni d'une valise de fortune qui était faite d'un vieux carton à chapeau ficelé, il débarquait dans une petite gare. M. Laumâtre l'y attendait, noyé dans sa barbe et coiffé d'un jovial poiluchon.

— C'est tout votre bagage, mon cher Maître ? reprocha-t-il. Ce n'est pas de jeu ! Nous comptons vous garder longtemps.

Et il le fit monter dans une auto qui les conduisit en quelques minutes au castel Far-Niente, lequel, à l'opposé des actrices célèbres, ressemblait exactement à sa photographie. Ils trouvèrent dans le jardin une nombreuse compagnie. Il y avait là, outre la bonne Mme Laumâtre, qui exprima son bonheur d'une voix sanglotante, M. Schlick (cols, cravates) et Mme Schlick ; M. et Mme Bédouin, millionnaires ; le docteur Fucqui ; M. Portelièvre, fabricant de tapis, et Mme Portelièvre ; enfin Mlle Creuze, professeur de français, une vieille demoiselle confite dans le vinaigre.

— Vite ! vite ! que je vous montre votre installation, gémit Mme Laumâtre. Par ici !

Et elle ouvrit une porte au rez-de-chaussée

— Votre chambre, annonça-t-elle.

Il vit une toute petite pièce, sommairement meublée d'un lit, d'une toilette et d'un fauteuil, et qui sentait les fruits.

— Et à côté, poursuivit l'hôtesse, votre cabinet de travail.

C'était une chambre magnifique, baignée de lumière et pourvue de tout le confort anglais : larges fauteuils, divan de cuir, nécessaire de fumeur, etc. Une table immense était disposée contre la fenêtre ; un arsenal la couvrait : encrier géant, stylographes, plumes d'oie, portes-plumes, crayons, buvards et une pile de papier vierge, un papier glacé, miroitant à donner le vertige.

— Et maintenant, fit M. Laumâtre à un valet de chambre, Eusèbe, prenez les ordres du Maître. D'abord, à quelle heure le réveil ? Vous devez vous éveiller tôt : le matin, on a les idées fraîches. N'ayez pas peur de nous gêner. Au château, les cloisons ne sont pas en carton-pâte ; vous pourrez aller, venir, personne ne vous entendra. Voyons, six heures, cela suffit-il ? Voulez-vous cinq heures ?

— Huit heures, bégaya Granupeux, terrorisé : ce sera suffisant.

— Et pour le petit déjeuner ? interrogea Mme Laumâtre. Nous autres, nous prenons du chocolat avec du pain et du beurre.

— Parfait ! J'adore ça ! s'écria Michel.

— Tu es folle ! Du chocolat à un écrivain ! hurla M. Laumâtre. Ma femme parle toujours à tort et à travers. On vous servira du thé léger et des biscottes. Sapristi, vous êtes chez vous, mon cher Maître, vous n'avez qu'à commander. Là dessus, nous vous laissons, nous ne voulons pas vous embêter. Viens, ma bonne, laissons-le tranquille...

Granupeux retint Eusèbe :

— Tout de même, dit-il, vous me servirez du chocolat.

— Bien, monsieur le Maître, répondit le domestique.

Là-dessus Michel, se sentant enfermé, connut la tristesse du prisonnier. Il jeta un coup d'œil hostile à l'encrier géant et au papier immaculé et s'étendit sur le confortable divan de cuir. Il allait s'abandonner à ce voluptueux épanouissement qu'est le sommeil de l'après-midi, quand il vit, derrière les brise-bise, la compagnie assemblée qui le regardait curieusement. Alors, il mit son front dans sa main, prit l'attitude classique du penseur, alla à la table, plongea une pume d'oie dans l'encre et écrivit avec fièvre ces mots : « Le père Laumâtre est un vieux daim ». Bientôt les visages disparurent ; des pas discrets s'éloignèrent. Alors Granupeux voulut reprendre la sieste interrompue, mais il n'y parvint pas et s'ennuya férocement. Au dîner, il fut placé à côté de Mlle Creuze, professeur de français, qui sollicita de lui une faveur.

— Accordé d'avance, répondit-il galamment.

— Vous nous lirez, le soir, ce que vous aurez écrit dans la journée.

— Excellente idée, Maître, minauda Mme Laumâtre, il faut que je vous fasse un aveu : nous vous avons regardé travailler. Je n'avais jamais vu travailler un écrivain. C'était bien comme je m'imaginais. D'abord, vous sembliez souffrant, et puis vous vous êtes levé, vous avez regardé votre papier de loin, à la façon d'un peintre qui cligne de l'œil devant sa toile, et, v'lan ! vous avez écrit une phrase... Quelle était cette phrase, mon cher Maître, dites-le nous ?

— Voici, repartit Michel, qui n'hésita pas à citer le commencement d'un de ses anciens articles : « Malgré qu'un destin aveugle le pousse en avant, le rêveur solitaire voudrait, de sa main nonchalante, arrêter la fuite des minutes. »

Il y eut un silence. Mlle Creuze, professeur de français, chipotait son suprême de volaille.

— Maître, risqua-t-elle, pardonnez ma hardiesse, mais je croyais que l'on ne pouvait pas dire : « Malgré que » ?

— Mademoiselle, riposta sèchement Granupeux, on a beau ne pas avoir de vanité, on est tout de même obligé de constater qu'il y a un moment dans la carrière d'un artiste où il s'élève au-dessus de la syntaxe.

Le lendemain, à huit heures, l'impitoyable Eusèbe était là. Le Maître dut se résigner à noircir quelques feuillets de copie, ce qui lui enleva tout appétit pour le déjeuner. Les invités allaient faire une promenade en automobile ; il en fut exempté au nom de l'Art. Après le dîner, il se livra à une lecture publique au cours de laquelle M. Schlick s'endormit. Quand ce fut fini :

— Bravo ! approuva Mme Laumâtre. Est-ce que vous travaillez la nuit aussi ? Ne vous gênez pas, surtout, pour quelques sous d'électricité.

— Balzac, émit M. Portelièvre, se couchait à sept heures du soir et se levait à minuit.

— La Fontaine et Jean-Jacques Rousseau, plaça Mlle Creuze, écrivaient surtout chez leurs amis, à la campagne.

— Une bonne nourriture, c'est excitant, conclut M. Laumâtre, qui manquait de tact. Je suis sûr que le castel Far-Niente va voir naître un chef-d'œuvre. Allons prendre l'air au jardin. Nous verrons votre lampe brûler dans la nuit. Courage, cher Maître, et bonne inspiration !

Michel Granupeux se retrouva donc en face de l'encrier géant et du redoutable papier. Mais cette fois, il n'hésita point : il saisit une feuille et traça les lignes suivantes :

« Mon cher disciple, envoyez-moi donc une dépêche dans laquelle vous me rappellerez à Paris, un motif urgent, une vacance à l'Académie, par exemple... Je suis empêtré dans un milieu de bourgeois stupides et dont l'incompréhension artistique me lève le cœur. »

Henri DUVERNOIS.

ECHOS

LE POIDS D'UNE AME

Le docteur Duncan Mac Dougall, de Haverhill, dans l'Etat de Massachusetts, affirme avoir réussi à peser une âme humaine, le poids de celle-ci étant de 3/4 d'once (une once = 28 gr. 349).

Il a fait cette singulière expérience sur un malade atteint de tuberculose.

Il avait placé le lit de celui-ci sur une plate-forme très sensible reliée à une bascule. Il a tenu compte très exactement de la perte résultant de la respiration et de la sudation ; son observation a duré 3 heures 50 minutes. Au moment où la mort s'est produite, le fléau de la bascule a marqué une diminution de poids de 3/4 d'once et est resté immobile.

D'après ces calculs l'âme serait une chose bien légère. Il est vrai qu'il s'agit peut-être d'une belle âme peu chargée de péchés.

SU LE BI, DU BOUT, DU BANC...

Quelques fleurs nouvelles qui furent cueillies cet hiver à la tribune parlementaire :

— Je ne suis plu à faire fonctionner l'organe essentiel de la reproduction chevaline : j'ai nommé le conseil supérieur des haras.

— Le porc est la vache à lait de notre rendement national.

— Prenez garde, messieurs, que cette journée de février ne soit pour vous une nouvelle nuit du 4 août.

— La Corse est affligée du plus terrible des maux : l'insularisme

— J'affirme qu'un cri d'horreur s'échapperait de toutes les banquettes, si j'entrais dans le détail.

Ah ! le joli petit bouquet !

MODERNES AMAZONES

La Suède va avoir une armée auxiliaire de femmes.

Il s'est formé à Stockholm une société de tir et préparation militaire pour dames. Plus de 700 femmes de tout âge, dames à cheveux blancs, employées de bureau, demoiselles de magasin, institutrices artistes, etc., manient actuellement l'arme à feu. Les exercices élémentaires, qui ont eu lieu dans une des vastes salles de la capitale, sous la direction d'un capitaine instructeur dans le courant de l'hiver, ont permis de former les élèves dites de seconde classe, qui poursuivent maintenant leurs exercices en plein air.

Ainsi en Suède, les femmes sont déjà soldats.

Oui... mais en Angleterre, elles font déjà la guerre.

LE SQUALE

Le « Petit Marseillais » nous raconte une macabre histoire de squale, à faire frémir les plus robustes lecteurs de Ponson du Terrail, Pierre Zacone et autres spécialistes de l'horrible.

C'était l'autre jour, près d'Alger, sur la plage de Guyotville, dans les parages où venait de sombrer quelques jours auparavant le pétrolier russe « Kométa ».

Un squale de 400 kilos, de l'espèce « chien de mer », venait d'être pêché, ventru, et les intéressés commençaient à le dépecer, lorsque, de son ventre énorme, sortit une main à laquelle adhérait encore le poignet avec quinze centimètres environ de l'avant-bras !

Le commissaire de police, aussitôt prévenu, a fait transporter le débris humain à la Morgue. Quant au chien de mer, il est resté pour compte aux pêcheurs. La clientèle ordinaire en était dégoûtée : il y avait de quoi.

A QUOI SERVENT LES ANIMAUX ?

Le « Cabinet de Lecture », dans son numéro de juin 1833, publiait cette information sensationnelle :

« Un Triandais, M. Hatton, a mis deux souris dans une cage à tourniquet, où elles filent du coton, et gagnent par an 8 francs.

A son imitation, un lieutenant, à Munich, nommé Hebenstreit, fait tisser de la ouate par des chenilles. Cinq cents de ces insectes ont fabriqué, dans l'espace de dix jours, une pièce de ouate de plus de sept pieds carrés. Nous ne garantissons pas toutefois la vérité de ce fait que nous tirons d'un journal anglais, et qui probablement est inventé à plaisir, selon l'habitude de beaucoup de feuilles anglaises. »

Vrai ou non, cela ne valait-il pas mieux que les fantaisies de nos vivisecteurs ?

Le Ministère Ribot

Avant la bataille parlementaire de demain. — Les groupes de gauche contre le Cabinet. — Les radicaux unifiés préparent l'attaque.

M. Ribot a présenté hier matin au Président de la République les membres du Cabinet.

Les nouveaux ministres sont arrivés à midi et sont restés à l'Elysée une demi-heure. L'entrevue a été très cordiale, dit-on, et nous le croyons sans peine.

Le prochain conseil de cabinet aura lieu ce soir à cinq heures, au ministère de la Justice.

Le gouvernement se présentera vendredi devant les Chambres.

M. Ribot donnera lecture de la Déclaration ministérielle à la Chambre et M. Peytral au Sénat.

Les Sous-Secrétariats d'Etat

En ce qui concerne les sous-secrétariats d'Etat, l'agence l'*Information* nous communique la dépêche suivante :

« Les sous-secrétaires d'Etat ne sont pas tous désignés.

« Comme nous l'avons déjà annoncé, M. Le Charpy prend le sous-secrétariat d'Etat de l'Intérieur, et M. Guernier celui de la marine marchande.

« Il y aura vraisemblablement un sous-secrétariat d'Etat à la Guerre et certainement un sous-secrétariat d'Etat aux Beaux-Arts.

« Pour celui de la Guerre, il est question de MM. Margaine ou Abel Ferry ; mais, avant d'en envisager le titulaire, M. Ribot veut conférer avec M. Delcassé qui, toujours souffrant, n'a pu assister aux délibérations du nouveau ministère. »

Les nouveaux Ministres

Notes biographiques

Voici, sur les membres du Nouveau Cabinet, quelques notes biographiques :

M. ALEXANDRE RIBOT

SENATEUR DU PAS-DE-CALAIS

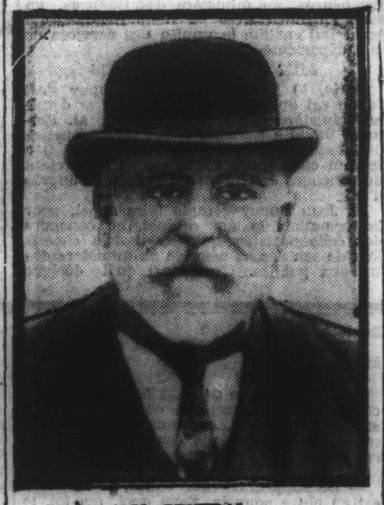
Président du Conseil, ministre de la Justice

M. Alexandre Ribot est né à Saint-Omer le 7 février 1842. Docteur en droit, licencié ès lettres, il entre au barreau de Paris en 1864. Nommé substitut au tribunal de la Seine en 1870, directeur des affaires criminelles, conseiller d'Etat en 1876, il abandonne la carrière administrative en 1878, époque à laquelle il est élu député de la 2e circonscription de Boulogne-sur-Mer.

Réélu en 1881, il échoue en 1885. Mais il revient à la Chambre en 1887 et fut constamment réélu depuis. Le 3 janvier 1909, les électeurs sénatoriaux du Pas-de-Calais l'envoyaient au Luxembourg.

M. Ribot fut, pour la première fois, ministre de 1890 à 1892, dans le cabinet Freycinet avec le portefeuille des affaires étrangères. Il refusa de faire partie de la combinaison Loubet et, à la chute de ce cabinet, c'est-à-dire fin 1892, constitua lui-même un cabinet, se réservant d'abord le portefeuille de l'intérieur, puis celui des affaires étrangères. Renversé le 30 mars 1893, il redevint président du Conseil le 27 janvier 1895. Il tomba le 28 octobre de la même année et ne revint plus au pouvoir.

M. Ribot est membre de l'Académie des sciences morales et politiques depuis 1903, et membre de l'Académie française depuis 1906.



M. PEYTRAL

SENATEUR DES BOUCHES-DU-RHONE

Ministre de l'Intérieur

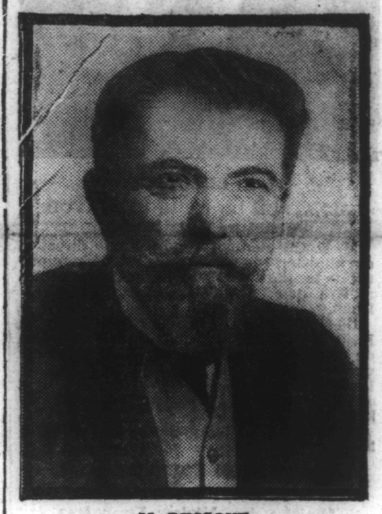
M. Peytral représente au Sénat le département des Bouches-du-Rhône.

Avant son entrée au Luxembourg, en 1894, il avait été député de la première circonscription de Marseille, où il est né en 1842.

Il fut sous-secrétaire d'Etat aux finances dans le troisième cabinet Freycinet (1886), puis ministre des finances dans le cabinet Floquet (1889), dans le cabinet Charles Dupuy (1893), dans le cabinet Henri Brisson (1898), et dans le troisième cabinet Charles Dupuy (1899).

Plusieurs fois vice-président du Sénat, M. Peytral était, avant d'accepter le portefeuille de l'intérieur, président de la commission des finances.

M. Peytral appartient à la gauche démocratique. Il est intervenu dans la discussion de la réforme électorale au Sénat, pour faire voter un amendement majoritaire qui porte son nom. Il est l'auteur d'un projet d'impôt sur le revenu.



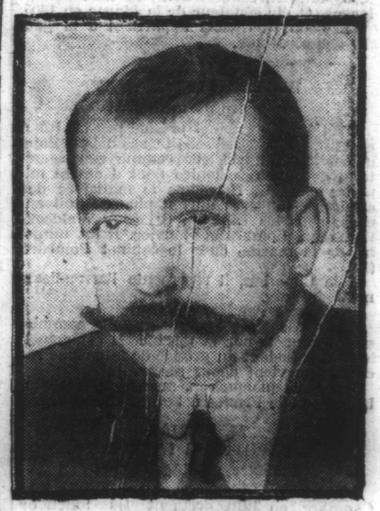
M. DESSOYE

DEPUTE DE LA HAUTE-MARNE

Ministre de l'Instruction publique

M. Dessoye, né à Breuvannes (Haute-Marne), en 1854, s'est spécialisé depuis son entrée à la Chambre, en 1906, dans les questions d'enseignement. Il est président de la Ligue de l'enseignement. Il est l'auteur de divers projets de défense laïque et n'a encore fait partie d'aucun ministère.

Conférencier, il est également publiciste et conseiller général de la Haute-Marne. A la Chambre, il représente l'arrondissement de Chaumont et il est inscrit au groupe de la gauche radicale.



M. CLEMENTEL

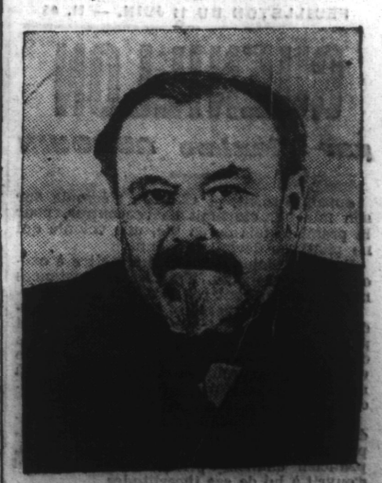
DEPUTE DU PUY-DE-DOME

Ministre des Finances

M. Clémentel est un ancien notaire, né à Riom, en 1864. Il fut élu député en 1900, dans la première circonscription de Riom et réélu constamment. Il a déjà été ministre des colonies dans le cabinet Rouvier en 1905 et ministre de l'agriculture dans le cabinet Barthou en 1913.

Il a été plusieurs fois vice-président de la Chambre et était, dans la dernière législature, rapporteur général de la commission du budget.

Il fait partie de la gauche radicale.



M. JEAN DUPUY

SENATEUR DES BASSES-PYRENEES

Ministre des Travaux Publics

M. Jean Dupuy est né à Saint-Calais (Sarthe), en 1844 ; il fut huissier avant le 17